

ADMINISTRATION

ET RÉDACTION,

GRAND'PLACE, 17, A BRUXELLES.

ABONNEMENTS :

Toute la Belgique . . . fr. 20
 France 28

Adresser tout ce qui concerne
 la rédaction
 à M. VICTOR HALLAUX, secrétaire de la
 rédaction.

DIRECTEUR DE LA PARTIE ARTISTIQUE :
 M. FÉLICIEN ROPS.

UYLENSPIEGEL

PARAIT TOUS LES DIMANCHES.

Les auteurs sont personnellement
 responsables de leurs articles.

Affranchir.



ADMINISTRATION

ET RÉDACTION,

GRAND'PLACE, 17, A BRUXELLES.

ABONNEMENTS :

Allemagne, Russie . . . fr. 26
 Angleterre 25

Adresser tout ce qui concerne
 l'administration
 à M. E. DE VILLEBELLE, directeur-gérant.

UYLENSPIEGEL

PUBLIE 104 DESSINS PAR AN DE MM. ROPS,
 DE GROUX, GERLIER, ETC.

S'adresser pour la France

A LA LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ANGLAISE
 DE LOUIS NICOUO-BELLINGER,
 Rue de Rivoli, 212, à Paris.

ANNONCES : — TRAITÉ À FORFAIT.

UYLENSPIEGEL

Toute leur vie étoit employée, non par loix, statutz, mais selon leur
 vouloir et franc arbitre... En leur règle n'estoit que cette clause:

FAY CE QUE VOULDRAS

parce que gens libères, bien nays, bien instruits, conversant en compai-
 gnies honnestes, ont par nature ung instinct et aguillon qui tousiours les
 pousse à faictz vertueux et éloigne de vice, lequel ils nommoient honneur.

RABELAIS. Gargantua, livre I, chap. LVII.

JOURNAL DES ÉBATS

ARTISTIQUES ET LITTÉRAIRES.

Sire, répondit Uylenspiegel au roi de Bohême. Damaid je suis, du
 beau pays de Flandre, gai compagnon, bon coureur d'aventures, rimeur,
 peintre, sculpteur, manant et noble homme, le tout ensemble. Et par
 le monde ainsi je me promène. Ionant choses belles et bonnes, et me
 gaussant de sottise à pleine gueule.

Légende d'Uylenspiegel.

SOMMAIRE. — Les bains. — Société des Joyeux. — Chronique
 musicale. — De Spa à Bruxelles. — Poésie *La Préven-
 tion*. — Encore M. Th. Couture. — Profils de bourgeois. —
 Braconnages. — Servais sur son violoncelle. — Bulletin ar-
 tistique et littéraire.

LES BAINS.

LES EAUX DE BADE (SUISSE).

Les Aspasies et Béranger. — Le mont Righi et le mont Blanc. —
 Admiration de confiance. — Le mont Blanc méringue. — Opi-
 nion du baron de B...

J'avais beaucoup à vous parler des dames Aspasie ou
 Sainte-Claire qui peuplent cet endroit, mais j'ai trouvé
 que je pourrais étendre, arrondir, et hausser mon ar-
 ticle en renvoyant ce sujet à ma lettre prochaine où je
 vous entretiendrai de Béranger.

Pour le moment, je me promène de côté et d'autre,
 poussant mes longues excursions jusqu'à l'Aar, ou jus-
 qu'au lac de Zurich.

Dans mes moments perdus je fais admirer à certains
 honnêtes promeneurs le sommet du Righi, et même, s'ils
 tardent trop à l'apercevoir, la nappe bleue du lac de
 Zug qui s'étend au-dessous. Que d'efforts infructueux,
 que de moues impatientes de la part de ceux qui ne
 jouissent pas de ma vision ! Il va sans dire que je ne
 vois absolument pas ni le Righi, ni le lac de Zug, mais je
 trouve fort agréable de me venger sur les premiers
 venus des mystificateurs qui m'ont fait écarquiller les
 yeux pour me forcer à voir le mont Blanc de Genève,
 voire même de Lyon.

— Je ne vois qu'un nuage blanc, leur disais-je, j'en
 vois même plusieurs, mais lequel est le mont Blanc ?

— C'est ce nuage-là, là, derrière les autres..... tout
 blanc, plus blanc que les autres.

Après des semaines d'efforts, je parvins à découvrir
 une tache blanche fixe qui était évidemment l'illustre
 montagne. Mais cette tache me disait juste autant que
 le nom du mont Blanc imprimé dans un livre quelcon-
 que, une vapeur au lieu d'un mot. Il n'en est pas moins
 certain qu'éternellement de braves touristes frisson-
 neront d'émotion en contemplant de Genève ou de Lau-
 sanne le point où doit se trouver le géant des montagnes
 européennes.

La meilleure opinion à propos du mont Blanc ou de
 Genève était celle de mon ami Bessy.

— Le mont Blanc d'ici, me disait-il, je préfère une
 méringue, ça se voit mieux et ça se mange.

Il y a longtemps que je n'ai pensé à Bessy, et le
 mont Blanc me le remet en mémoire.

Bessy était grand entre les hommes comme le mont
 Blanc entre les montagnes, et son cœur était blanc et
 splendide comme la neige qui couronne le géant alpin.
 Seulement, pour que la ressemblance eût été plus
 grande, il aurait fallu au mont Blanc des sources de
 vin et d'eau-de-vie, car Bessy en était toujours ultra-
 saturé. Fils d'un baron général de l'empire, il entra
 dans des colères bleues aux mots de noblesse ou d'em-
 pereur; grand amateur des arts et main sans cesse
 ouverte, il faisait cadeau en certains jours d'épanche-
 ment des tableaux qu'il avait chèrement achetés à Paris
 ou en Italie, si bien qu'il finit par ne plus posséder
 qu'une maison à Saint-Gingolphe dans laquelle il n'y
 avait plus, non-seulement de Titien ou de Corrège,
 mais pas même de chaise ou de lit, et à la fin, pas
 même un misérable baril de rhum. Ce pauvre bâtiment

n'était plus habité que par une vieille servante qui
 achevait de la démeubler, disait Bessy, en ôtant chaque
 jour les toiles qu'y suspendaient les araignées. Bessy,
 lui, passait des mois entiers dans les montagnes, rôdant
 le long des précipices, ou courant à travers les nuages.
 Il prétendait trouver dans ces régions aériennes non-
 seulement l'oubli de ses malheurs, mais encore des
 filles extraordinaires, immaculées comme la neige de la
 Jungfrau, parfumées comme les cyclamens des monta-
 gnes. — Je crois moi qu'il n'y trouvait que de l'eau-de-
 vie de gentiane, car il répandait l'odeur de cette atroce
 liqueur montagnarde chaque fois qu'il venait à dévaler
 avec les avalanches du plus haut des Alpes. Une fois en
 has, il courait avec une rapidité prodigieuse jusqu'à son
 domicile de Saint-Gingolphe, où il s'arrêtait juste le
 temps nécessaire pour demander s'il ne lui était encore
 arrivé aucun héritage. — la vieille servante répondait
 par un non monotone comme *la sciate ogni speranza*
 du Dante ou comme un recueil de vers. Bessy, exas-
 péré, maudissait et son étoile et Dieu et ses père
 et mère, et ses opinions démocratiques, se retrem-
 pant dans son désappointement, il s'élançait jusqu'à
 Genève, prêchant la révolution tout le long du chemin.
 A Genève, il recherchait surtout les hommes d'une opi-
 nion contraire à la sienne pour avoir sur qui déverser
 ses colères et son ivresse.

— Oui, madame, disait-il à une charmante jeune
 femme qu'il avait surprise seule, oui, je suis un grand
 homme, car je suis un homme simple ! Il n'y a de grand
 que l'énergie et d'énergique que la simplicité ! Je ne
 comprends rien à aucun ambage, à aucune argutie !
 Êtes-vous ou non républicaine ?

— Mais certainement, certainement, monsieur le
 baron, répondait la pauvre femme effrayée à la vue de
 ce colosse ivre, aux yeux hagards, aux lèvres bleues.

— Certainement quoi ? Oui ou non ? Ah ! il viendra un jour où je vous ferai clairement parler. — Oh non, je ne vous ferai pas parler, hurlait-il avec un redoublement de fureur ; je vous connais assez..., vous êtes ma cousine, donc vous êtes une noble, une fille de Caïn. — Non, je ne vous ferai pas parler, mais je vous exterminerai ! Je vous prendrai avec ma main gauche par la jambe droite, et avec ma main droite par la jambe gauche, et je vous déchirerai comme ça !...

Et il mettait en deux un malheureux livre qui se trouvait à sa portée.

Le lendemain était le jour des palinodies. Il s'en allait de maison en maison, porter des excuses dont il avait stéréotypé la formule dans sa tête, buvait partout une tasse de café au rhum ou plutôt de rhum au café en gage de réconciliation, et puis, soulagé par ses éclats de tonnerre, tout heureux des nombreux pardons qu'il avait obtenus, il regagnait ses hauteurs habituelles.

Qu'est devenu Bessy ?

A coup sûr, s'il n'est pas encore mort, il boit encore.

CESLAW KARSKI.

SOCIÉTÉ DES JOYEUX.

Circulaire aux artistes ; rapport et décret concernant l'exposition de peinture de la Société ; règlement de l'exposition.

Bruxelles, le 31 juillet 1857.

Monsieur,

Nous sommes heureux de vous annoncer que cette année, comme en 1851 et en 1854, la Société des Joyeux veut bien organiser dans son local une exhibition d'œuvres d'art.

Si pour les membres de la Société exposer est une obligation, c'est pour les artistes une faveur dont vous comprendrez toute l'importance quand vous saurez que nous n'admettrons dans notre vaste salon que les œuvres de ceux qui y auront été expressément invités par la présente circulaire.

A ce titre, monsieur, vous avez le droit de vous enorgueillir : nous accueillerons vos œuvres avec plaisir ; elles brilleront chez nous d'un éclat inusité, car elles ne seront pas perdues dans la foule des tableaux médiocres, comme cela n'arrive que trop dans les expositions concurrentes.

Nous sommes certains que ces considérations vous feront saisir avec empressement l'occasion qui vous est offerte, la présence d'une seule de vos œuvres devant être un cachet indélébile de renommée. Nous nous empressons de déclarer, afin de rassurer les masses, que nous n'interdisons nullement aux artistes d'envoyer concurremment des œuvres à notre exposition et à celle du gouvernement.

Vous trouverez d'autre part un programme des dispositions réglementaires concernant l'exposition ; elles seront religieusement suivies et rigoureusement observées.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de notre considération très-distinguée.

Le Secrétaire,
H. J. PAPPAERT.

Le Président,
LUCIEN TOURNESOL.

RAPPORT AU PRÉSIDENT.

Bruxelles, le 24 juillet 1857.

Excellence !

Le 1^{er} septembre prochain doit s'ouvrir à Bruxelles, provisoirement, dans un local provisoire, une exposition provisoire des beaux-arts.

Comme en 1851 et en 1854, je viens vous proposer d'organiser simultanément à la Société présidentielle des Joyeux, une exposition d'œuvres d'art. Le succès ne peut être douteux, car outre que le local de la Société n'est pas provisoire, l'exposition peut revêtir chez nous un caractère de perpétuité bien déterminé ; il suffit pour cela que votre excellence veuille décréter, comme en 1854, que toutes les œuvres exposées deviendront la propriété de la Société.

Le but de toute exposition et surtout de la nôtre étant de constater l'état des arts dans l'univers entier, ainsi que la marche plus ou moins progressive qu'ils ont suivie pendant la période triennale écoulée, je vous propose de convier à notre exposition des artistes de

toutes les parties du monde, en en exceptant toutefois l'Océanie, qui a laissé de déplorables souvenirs à l'exposition de 1854.

Les membres de la Société aussi bien que les artistes ont tout à gagner à cette exhibition ; les premiers verront quels sont les fruits d'un travail obstiné, de l'étude d'après le modèle vivant et d'après la bosse ; les seconds apprendront chez nous jusqu'où on peut pousser la naïveté, l'amour du premier jet, l'indépendance de pinceau, et l'absence de modèle.

C'est par le frottement que les peuples se civilisent, c'est par le frottement que les artistes se perfectionnent ; ils viendront, eux, se retremper chez nous, et nous demanderons leur secret à leurs œuvres. Qui sait si de l'union de nos brosses il ne sortira pas une école ?

La façon dont étaient organisés en 1854 les différents jurys d'admission, de placement et des récompenses, a soulevé de nombreuses réclamations ; je vous propose de suivre le mode adopté à cette époque.

Il est superflu de vous rappeler que le local de la Société vient d'être fraîchement décoré, et que jamais il n'a été plus propre à une grande solennité, de la nature de celle dont je vous entretiens, tant par sa position topographique et par le nombre des ventilateurs que par la bonne qualité des liquides qui s'y débitent.

Espérant que vous voudrez bien adopter ces vues, j'ai l'honneur de soumettre à votre signature le projet de décret suivant.

Le Secrétaire,
H. J. PAPPAERT.

DÉCRET PRÉSIDENTIEL.

A tous présents et à venir, *Salut !*

Revu nos décrets du 12 juin 1851 et du 26 mai 1854, relatifs à l'institution d'une exposition triennale d'objets d'art à la Société des Joyeux ;

Considérant que c'est par le frottement que les artistes se perfectionnent ;

Considérant que l'exposition de 1857 ne coïncide pas seulement comme les précédentes avec l'exposition du gouvernement, mais encore avec le dixième anniversaire de la Société ;

Considérant que dans cette occurrence il convient de donner à l'exposition artistique des Joyeux un éclat aveuglant en y conviant les artistes des quatre parties du monde seulement ;

Considérant que l'organisation des jurys d'admission de placement et des récompenses a soulevé de nombreuses réclamations ;

Sur le rapport de notre secrétaire,

Avons décrété et décrétons :

ARTICLE PREMIER. — Une exposition générale d'œuvres d'artistes vivants aura lieu, au local de la Société des Joyeux, le 15 septembre 1857.

ART. 2. — Comme en 1854, l'organisation et la direction de cette exposition sont confiées à une Commission dont les membres sont nommés par nous.

ART. 3. — Les membres de la Commission administrative de la Société des Joyeux composent la Commission directrice de l'exposition.

ART. 4. — Notre secrétaire est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Bruxelles, près de la cheminée, au local de la Société des Joyeux, rue du Singe, n° 10, le 30 juillet 1857.

Le Président,
LUCIEN TOURNESOL.
Le Secrétaire,
H. J. PAPPAERT.

RÈGLEMENT

DE L'EXPOSITION PRÉSIDENTIELLE DES BEAUX-ARTS,
DE 1857.

Le secrétaire,

Vu l'art. 4 du décret présidentiel en date du 24 juillet 1857 ;

Vu les propositions de la commission directrice, Rend exécutoire le règlement suivant :

§ 1^{er}. — De l'ouverture de l'exposition et de l'envoi des objets.

ARTICLE PREMIER. — L'exposition générale des beaux-arts s'ouvrira le 15 septembre 1857 et se fermera le 1^{er} octobre suivant.

Elle sera spontanément accessible aux productions des artistes majeurs auxquels une invitation spéciale aura été adressée.

ART. 2. — Seront seuls admis :

Les tableaux, — les aquarelles, — les sépias, — les fusins, — les pastels, — les miniatures, — les médailles, — les camées, — les mosaïques, — les fresques portatives, — les ciêlures, — les statues, hauts et bas-reliefs, en marbre, bois, stuc, carton-pierre, biscuit, plâtre, mastic, cire, terre glaise et terre cuite.

Seront rigoureusement refusés :

Les œuvres ayant figuré aux expositions précédentes, les copies, les gravures, les lithographies, les ouvrages en cheveux, les boîtes de Spa, les bas-reliefs en couque de Dinant, etc., etc.

ART. 5. — Les objets envoyés à l'exposition devront être adressés à la Commission directrice, au local de la Société des Joyeux, rue du Singe, n° 10, à Bruxelles.

ART. 4. — Nul objet ne sera reçu après le 12 septembre, à minuit, terme fatal.

ART. 3. — Tous les objets exposés deviennent la propriété de la Société ; ils ne pourront être rendus aux auteurs sous aucun prétexte.

ART. 6. — La Société s'engage à veiller paternellement sur les œuvres exposées.

ART. 7. — Les tableaux devront être encadrés ou non encadrés ; les artistes qui négligeraient de se conformer à cette disposition auraient à craindre un refus sans appel.

ART. 8. — Par dérogation à l'art. 3, les cadres seront restitués intacts aux exposants.

ART. 9. — Aucun artiste ne peut envoyer plus de 52 objets, à moins d'une autorisation écrite de la Commission directrice.

Les frais de transport pour l'aller seulement sont à la charge des exposants, à moins de convention contraire ou spéciale.

ART. 10. — Tout colis d'une longueur de plus de 1 mètre 56 centimètres et du poids de plus de 29 kilogrammes, sera refusé instantanément.

ART. 11. — Les tableaux chastes seront seuls reçus ; à cet effet, une dame âgée sera adjointe à la commission directrice dont l'incompétence est notoire.

§ II. — Du jury d'admission et du jury de placement.

ART. 12. — Il n'y a pas de jury d'admission.

ART. 13. — Pour ne rien changer aux usages établis, le placement des œuvres d'art est abandonné au bon plaisir et à l'arbitraire de la Commission directrice.

§ III. — Du jury des récompenses.

ART. 14. — Le jury des récompenses est composé des membres du jury de placement.

ART. 15. — A la clôture de l'exposition, les membres seuls du jury des récompenses, à l'exclusion des autres artistes exposants, seront sans doute proposés pour la décoration présidentielle.

§ IV. — Des médailles et des encouragements.

ART. 16. — Indépendamment des décorations il sera accordé aux artistes, des médailles comme récompense. Ces médailles devront probablement être en gutta-percha et ne pourront être séparées du ruban.

ART. 17. — Le jury de placement est chargé de décerner les récompenses.

§ V. — Dispositions générales.

ART. 18. — Les artistes exposants recevront un catalogue et une carte d'entrée personnelle pour toute la durée de l'exposition.

ART. 19. — Les étrangers d'élite ne seront admis à visiter l'exposition que parce qu'elle est triennale ; ils devront être munis d'une invitation personnelle.

ART. 20. — Tous les membres de la Société des Joyeux, bien que généralement étrangers aux beaux-arts, sont obligés d'exposer au moins un objet.

ART. 21. — L'ouverture de l'exposition se fera avec la plus grande pompe ; la Commission directrice prendra, à cet égard, les dispositions strictement indispensables. Les artistes exposants seuls seront admis à cette solennité.

ART. 22. — Un catalogue sera dressé par les soins du jury de placement ; à cet effet, les artistes sont invités à envoyer par écrit, avant le 5 septembre prochain, au secrétaire de la commission, le titre de leurs œuvres ; ils pourront joindre une courte explication, en prose ou en vers, pourvu qu'elle soit élégamment tournée.

ART. 23. — Les artistes exposants qui désireraient garder l'anonyme au Catalogue, sont priés d'en faire la

déclaration dans la lettre précitée, ou de désigner un pseudonyme.

ART. 24. — Un critique influent, auquel l'art est étranger, mais dont la bienveillance est acquise à la Société, sera chargé du compte rendu de l'exposition.

ART. 25. — En cas de contestation entre le jury de placement, le jury d'admission, le jury des récompenses et la commission directrice, la commission administrative de la Société statuera.

§ VI — De la distribution des récompenses.

ART. 26. — La distribution des récompenses aura lieu au local de la Société des Joyeux; le jour en sera fixé ultérieurement.

ART. 27. — Les divers jurys et commissions s'entendront pour donner à cette fête un éclat inusité, digne des sommités artistiques qui y assisteront et de la grande renommée de la Société des Joyeux.

ART. 28. — Les artistes exposants seuls seront admis à cette solennité.

Ainsi fait à Bruxelles, en un seul original, en notre local, rue du Singe, n° 10, le 25 juillet 1857.

Le Secrétaire, H. J. PAPPAERT.
Le Président, LUCIEN TOURNESOL.

Pour copie conforme :

NOËL TISSERAND.

CHRONIQUE MUSICALE.

Fine causerie. — Concert offert à la Famille royale. — Bureaucrates et journalistes. — Le programme et les administrateurs. — M^{me} Cabel et les rondes de fraises. — Un programme futur. — Le répertoire de la saison prochaine. — Le Jardin Zoologique.

On s'étonnera peut-être, en lisant le nom de Bénédicte au bas de cet article, de n'y pas trouver une de ces fines causeries datées de Hollande que promettait à nos lecteurs M. de Villebelle, dans son itinéraire de Bruxelles à Spa. — Mais comme je n'ai pas encore acquis l'inappréciable talent de décrire ce que je n'ai pas vu, je causerai finement sur la Hollande une autre fois.

Pour la même raison je ne vous dirai rien du splendide coup d'œil que présentait la salle du théâtre de la Monnaie, le jour du concert offert à la Famille royale par la ville de Bruxelles. Les organisateurs de la fête ont pensé que MM. les tambours de la garde civique feraient bien meilleure figure au milieu de ce public d'élite, que des écrivains tels que nous et beaucoup d'autres. J'aurais mauvaise grâce à combattre cette opinion, et comme je ne veux point paraître plaider ma propre cause, je me dispenserai de critiquer la manière au moins singulière dont les invitations ont été réparties. Inutile de vous dire que la bureaucratie municipale s'y était taillée une part de lion. Ainsi vont les choses dans notre belle et bourgeoise patrie; la plume est respectée et honorée chez nous lorsqu'elle sert à n'importe quel griffonnage officiel, lorsqu'elle copie des apostilles, qu'elle aligne machinalement de longues colonnes de chiffres, ou qu'elle ondoie au képi de la milice citoyenne. On la délaisse et on la fuit, lorsqu'elle est au service de la pensée libre et indépendante, et les pères de famille bien pensants s'écartent avec un naïf effroi au seul nom de journaliste.

Mais tout cela m'éloigne du concert auquel je regrette vivement de n'avoir pu assister; on n'a pas souvent l'occasion d'entendre en une soirée M^{me} Artot, M^{me} Cabel, MM. Vieuxtemps, Servais et Blaes, Wicart, Carman et Depoiter. Accumulez toutes les épithètes et toutes les formules de l'éloge, et vous aurez rendu un compte fidèle de cette solennité musicale, dont voici le programme officiel :

- 1^o Ouverture de *Guillaume-Tell*, par l'association des artistes musiciens. — Rossini.
- 2^o Air de *l'Élisire d'Amore*, composé pour M^{me} Malibran, par de Bériot, chanté par M^{me} Artot. — Prendi.
- 3^o Adagio et rondo du premier concerto pour clarinette, exécutés par J. Blaes. — C. M. Weber.
- 4^o Air de *Manon l'Escaut*, chanté par M^{me} Cabel. — Auber.
- 5^o Grande fantaisie pour violoncelle sur divers airs slaves, exécutée par M. Servais. — Servais.
- 6^o Trio de *Guillaume-Tell*, chanté par MM. Wicart, Carman et Depoiter. — Rossini.
- 7^o Air du *Bijou perdu*, chanté par M^{me} Cabel. — Adam.
- 8^o Caprice fantaisie pour violon, avec accompagnement de clarinette obligé, exécuté par M. Vieuxtemps (inédit). Vieuxtemps.
- 9^o Rondo final de la *Cenerentola*, chanté par M^{me} Artot. — Rossini.

La rédaction de ce programme fait honneur aux connaissances littéraires et musicales des organisateurs de la fête. Jusqu'à ce jour nous avons eu la bonhomie d'attribuer à Donizetti la paternité de *l'Élisire d'Amore*. On a changé tout cela, absolument comme dans Molière. De par le programme, voici que l'auteur de *l'Élisire d'Amore* est M. de Bériot, avec la collaboration d'un maestro inconnu, M. Prendi. Or, il faut leur dire, puisqu'ils l'ignorent, que M. de Bériot a intercalé dans *l'Élisire d'Amore*, opéra de Donizetti, un air écrit pour M^{me} Malibran, air que l'on

désigne habituellement par le nom de *Prendi*, qui est le premier mot du morceau.

Il n'est peut-être pas non plus inutile d'apprendre aux rédacteurs du programme, que *Manon l'Escaut*, l'héroïne d'un roman assez connu de l'abbé Prévost, n'est unie par aucun lien de parenté avec le fleuve l'Escaut — qui, au dire des géographes, traverse la Belgique du sud au nord, — et qu'il n'y avait par conséquent aucun inconvénient à supprimer l'apostrophe dans le nom de *Manon l'Escaut*.

M^{me} Lauters figurait primitivement parmi les artistes qui devaient chanter au concert. Mais une indisposition sérieuse l'a empêchée de tenir sa promesse, et M^{me} Cabel a fort obligeamment pris sa place.

Peut-être la *Boude des fraises*, choisie par la charmante cantatrice, n'était-elle pas tout à fait de circonstance; et les paroles :

Ah! qu'il fait donc bon cueillir la fraise
Au bois de Bagueux
Quand on est deux;
Mais quand on est trois, mamselle Thérèse,
C'est bien ennuyeux,
Il vaut bien mieux
N'être que deux.

chantées devant les jeunes époux, avaient une allure de gaudiole assez peu convenable; mais depuis longtemps M^{me} Cabel a montré sa prédilection pour les airs à fusées avec explosion de points d'orgue pour terminer le feu d'artifice de ses merveilleuses vocalises. Si cependant chacun des artistes avait choisi un morceau dans le goût de cette friperie de guinguette, nous aurions eu un programme composé à peu près comme suit :

- 1^o Ouverture de *Bouffe et du Tailleur*.
 - 2^o Variations brillantes sur le *Brigand calabrais*.
 - 3^o *Le Carabinier belge*, chansonnette.
 - 4^o Grande fantaisie sur les motifs du *Sire de Framboisy*.
 - 5^o Trio des *Ataliques*, opéra namurois (inédit).
 - 6^o *Glycère*, chant anacréontique.
 - 7^o Caprice sur l'air de la *Monaco* avec accompagnement obligé de mirliton.
 - 8^o *Le Docteur Isambart*.
 - 9^o *Ronde des Zouaves*.
- Et pour clôturer dignement la fête

Tout le public enchanté
Entonne à l'unanimité
En l'honneur de la princesse
La chanson d'Antoine Clesse.
A plein verre,
Mes bons amis... etc., etc.

Je ne désespère pas de voir un jour ce beau résultat. Quel triomphe pour un artiste d'élever l'art à pareille hauteur!

Quoi qu'en ait dit un journal de cette ville, le trio de *Guillaume Tell* n'a point complètement raté. Tout le monde s'accorde à dire au contraire que c'est un des morceaux qui ont produit le plus d'effet, et il n'y a qu'une voix pour proclamer les progrès étonnants de M. Depoiter, progrès qui font autant d'honneur à l'intelligence de cet artiste, qu'aux excellentes leçons de Duprez.

Puisque nous voici au théâtre, si nous cherchions en passant ce qu'il faudrait faire pour agrandir quelque peu le cercle excessivement étroit dans lequel le répertoire tourne depuis plusieurs années. On remplirait un journal entier rien qu'avec les noms des opéras à remonter; aussi ne vous ferai-je pas une énumération complète; je citerai seulement les opéras dont l'exécution est dans les moyens de notre personnel lyrique tel qu'il est aujourd'hui composé, et qui ne devraient jamais disparaître du répertoire courant.

DE ROSSINI : *le Siège de Corinthe, Moïse, l'Italienne à Alger*.
D'AUBER : *le Dieu et la Bayadère, le Philtre, Gustave III, Lestocq, la Fiancée, le Naçon, le Cheval de Bronze, Zanetta, le Serment, la Syène*.

DE BOIELDIEU : *Ma Tante Aurore, les Voitures versées, Jean de Paris, la Fête du village voisin, le Chaperon rouge, les Deux Nuits*.

DE GRÉTRY : *l'Épreuve villageoise, le Tableau parlant, Richard Cœur de Lion*.

DE WEBER : *Obéron, Freyschutz, Préciosa*.

D'HEROLD : *le Muletier, la Clochette, Marie*.

DE BELLINI : *la Norma, les Puritains, la Somnambule*.

DE DONIZETTI : *les Martyrs, Anne Boieyn*.

DE GAISAR : *l'Eau merveilleuse, Gilles l'avisseur, le Chien du jardinier*.

DE MOZART : *l'Impressario*, récemment joué aux Bouffes Parisiens.

DE NICOLÒ : *Joconde*.

DE SPONTINI : *la Vestale*.

DE MONSIGNY : *le Déserteur*.

DE DEVIENNE : *les Visitandines*.

DE PAER : *le Maître de chapelle*, en entier.

D'AD. ADAM : *le Corsaire, la Filleule des fées, Griselidis*, ballets.

Et dans le répertoire de ces dernières années, il n'y a qu'à choisir parmi les œuvres de MM. Maillart, Clapison, Gevaert, Limnander, Reber et Duprato.

Voilà certes un choix aussi nombreux que varié, si l'on veut sortir de l'ornière creusée depuis plusieurs années; et encore je ne vous donne là qu'une liste très-écourcée et très-incomplète.

J'allais oublier de vous parler de la fête magnifique offerte à la Famille royale par la Société de Zoologie. On a tellement usé les comparaisons de toute espèce en matière d'illuminations, que les *Jardins d'Armide* et tous les autres séjours plus ou moins enchantés sont tombés dans le domaine des banalités quotidiennes. Force m'est donc de déclarer tout simplement que le Jardin zoologique était illuminé avec un goût exquis, que l'orchestre, dirigé par MM. Sacré et Singelée, est excellent, et que rien n'a manqué à la fête, pas même un feu d'artifice, ni les bonnets pointus de l'ambassade persane.

BÉNÉDICT.

DE SPA A BRUXELLES.

Soyez plutôt bottier si c'est votre talent.

Cette vérité vraie, que je me rappelais avoir rencontrée quelque part dans mes lectures, me fit prendre un coupon de Spa à Bruxelles.

Et dire pourtant qu'il se puisse rencontrer encore des gens ignorant qu'il y ait un Bruxelles au monde!

Minute! on va le leur apprendre.

A Saint-Denys-Bovesse commence, à mon avis, la partie pittoresque du voyage. C'est une nature grandiose, mais étrange. — Une rivière qui possède de capricieux méandres se joue autour de la voie ferrée, et donne, non-seulement au vallon, mais encore à la montagne, une végétation forte et luxuriante. Son lit a des îlots caillouteux ou resplendissants de verdure. Ce sont tantôt des plaines et tantôt des rochers. — Au pied de ces rochers j'entends bruire une forge et gazouiller une fonderie de canons. — Une vache me fait de l'œil. — Plus loin des moutons se franchissent avec des bélements précipités, — un chien va, vient, tourne et retourne.... je n'ai jamais pu deviner quoi. — *De ma banquette j'ai pu apercevoir un pont...* mais ce n'est pas sans difficulté, par exemple.

A Gembloux on va toujours le même train. — Mont-Saint-Guibert! la Hulpel! nous crie la voix des gardes. Ceci nous prouve que nous sommes à Bruxelles. — A la sortie de la gare j'aperçois des portefaix en herbe et des conducteurs d'omnibus. D'où je conclus immédiatement qu'il y a beaucoup d'hôtels à Bruxelles, et que leurs propriétaires sont tous plus ou moins unis par des liens de parenté.

Bruxelles n'est plus à découvrir, mais quel glanage on peut y faire! Glanons.

Les maisons de Bruxelles sont blanchies à la chaux; le plus grand nombre disparaissent sous cet enduit hizarre; chez la plupart même on voit des trottoirs vis-à-vis de la porte. Mais Bruxelles se métamorphose à pas de géants. Aujourd'hui on démolit et reconstruit à Bruxelles, et l'on tire au cordeau.

Je passai devant le boulevard. C'est fort joli et la baraque des douaniers y fait très-bel effet. C'est une magnifique allée d'ormes avec bas-côtés. Les gabelous y font de la musique vers sept heures. Une heure bien choisie! C'est la seule à laquelle on soit libre d'écouter ou de faire la conversation. On doit même écouter à Bruxelles. La musique est excellente et l'abbé Peurette en est très-content. — L'abbé Peurette! — Et tenez, le voici. — C'est le vrai moment d'en esquisser la trombine.

Pourtant j'ai peu de choses à dire sur l'extérieur du célèbre abbé. Il a des traits qui ne sont pas des traits, et un type qui ne ressemble pas du tout à un type; — mais il a le nez épâté! Il est ordinairement vêtu de rouge: avec un gilet blanc et un parapluie marron. J'ignore s'il possède encore son fameux navire symbolique. Du reste, il aime bien-Bruxelles qui ne le déteste pas.

Voici un dit-on tout frais sur l'abbé Peurette :

Un jour l'abbé Peurette passait en oscillant. Cette oscillation de ses jambes faisait osciller son corps qui faisait osciller son grand parapluie. Passe un chien qui se met à Fourrr! erie l'abbé, et le chien court encore.

Autre dit-on : Dieu créa le ciel et la terre en six jours.

Avant d'arriver à la *Coupe d'Or*, je laisse à ma droite quantité de magasins d'un cachet tout particulier. Il n'est pas rare de voir sur les enseignes des épiciers : marchand d'épicerie, et sur les enseignes des boulangers : boulangerie. Presque en face de la Coupe d'Or il y a une pompe, et sous le manche qui lui sert de préface un gros caillou bleu. Toutes les servantes du voisinage viennent y pomper. Voyez-vous cette idée d'une exhibition de servantes. Comment trouvez-vous cette idée? — Exhilarante? — Moi aussi!

Me voici à la *Coupe d'Or*. Père Piérard! vous m'avez reçu comme vous deviez le faire, avec tous les respects

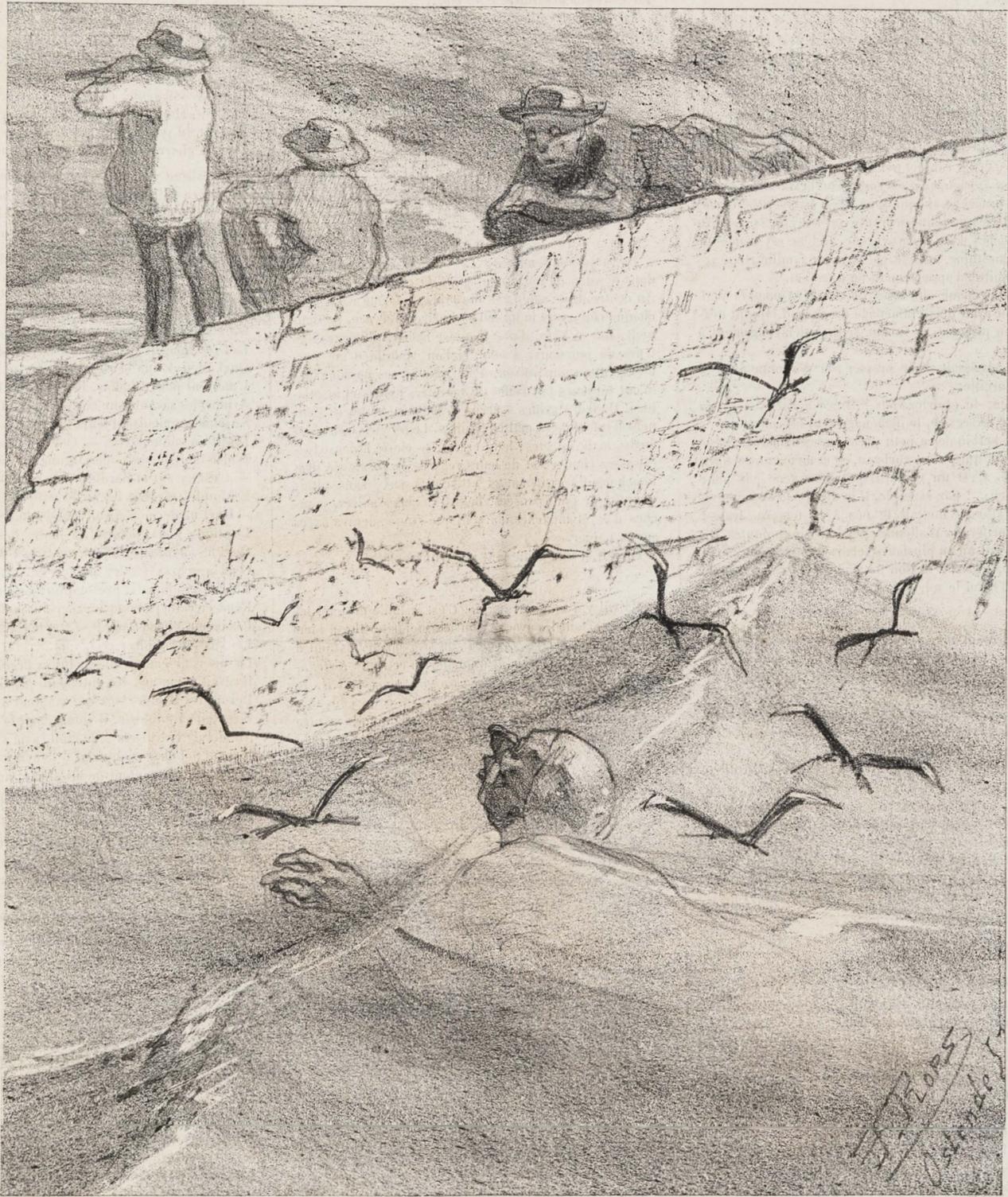
DÉBALLAGES.



Imp. Ph. Han, rue des Pierres, 76.

Le flot qui l'apporta recule épouvanté...

DÉBALLAGES.



Un effroyable pif sortit du sein des flots.....

et tous les regards dus à mon rang et à ma personne. Père Piérard ! songez que je vous remercie ici et que du haut de l'*Uylenspiegel* Jean vous contemple ! *Le soir même nous arrangeâmes une petite partie d'ânes. Je dis nous...* Il s'agissait tout simplement de faire le tour des estaminets. Comme je ne pouvais me coucher à l'heure à laquelle tout le monde se couche, je priai le père Piérard de me narrer quelque chose, mais quelque chose de fin, de drôlatique.

Ça parut l'ennuyer, mais il commença.

Voici la pâle photographie de sa narration vive et spirituelle.

C'est à l'hôtel même que l'aventure s'est passée. Une vieille Wallonne, — était-elle de qualité ? Je l'ignore, — descendue au matin vers sept heures à l'hôtel et installée dans la chambre n° 8, au second, sur le devant, avait dans l'après-midi même demandé et obtenu de s'installer dans l'appartement n° 2, au premier, sur le derrière (un salon, deux chambres à coucher, un anti-chambre, et un cabinet pouvant au besoin servir de refuge). Cet appartement est comme on le voit assez vaste ; il est bien aéré et chaque jour il est balayé, épousseté, raflistolé par une jeune servante qui n'a jamais encouru les reproches d'un seul voyageur. Hélène est le nom de cette domestique modeste. — Or, une famille russe venait de quitter l'appartement en question.

Le matin même elle avait déménagé. Quand la Wallonne qui avait déjà emménagé au second, voulut descendre au premier, ce fut un second déménagement à opérer.

Or, il s'agissait de se presser : la Wallonne avait la puce à l'oreille.

Eh bien, le croiriez-vous ? Grâce à l'activité de la jeune fille de service, le déménagement fut court.

J'avais besoin de ce petit préambule, monsieur, pour vous avouer que j'ai un corbeau, — et même un corbeau mal élevé. C'est un gaillard qui ne se gêne pas pour dire : Coch... ! par exemple. Il le dit, juste au moment où la Wallonne mettait le nez à la fenêtre. Jésus ! Maria ! vociféra la Wallonne, pendant cinq minutes.

Hélène eut un ou plusieurs éclairs d'intelligence, et la Wallonne, irascible de son naturel, ne pardonna pas, et quitta l'hôtel le soir même.

Le lendemain nous partîmes vers sept heures du matin. Le père Piérard, chez qui s'arrêtait, il y a deux ans, la diligence de Wavre, nous fournit une excellente vigilante.

Toute la place Royale est sillonnée de la statue de Godfried de Bouillon et de vigilantes, les unes à un cheval, les autres à deux chevaux.

Sur les sièges de ces vigilantes sont les cochers. Rien n'est plus charmant que leur crinière ébouriffée et en désordre, leur beau con rôté par les feux du blond Phébus, leur trogne rubiconde d'un galbe si renfrogné et si rébarbatif. Des étoffes qui n'ont plus de nom et comme on n'en fabrique nulle part, voilent à peine les mystères de leurs jeunes corps, caressent mollement les formes et errent tout autour, faisant toujours désirer les beautés qu'on ne voit pas.

Au triple galop !

Au *Café Royal* on saute de cheval, on descend de voiture, on se précipite. Un petit verre sur le pouce ! L'on file pour le *Treurenberg*.

J'oubliais de dire que le petit verre était détestable au *Café Royal*.

Au *Treurenberg* on redescend des chevaux et des voitures. Comme je meurs de faim, je demande une demi-tasse. Café délicieux, mais faible !

En route pour les *Trois-Perdrix*.

J'oubliais de vous dire que le faro est très-mauvais au *Treurenberg*.

Aux *Trois-Perdrix*, rien à prendre qu'un petit verre. Néanmoins j'aperçois une femme grosse ! Le lambic des *Trois-Perdrix* est décidément fort mauvais. J'oubliais de le dire.

Nous voici à l'*Ancien-Monde* ! Le faro n'est pas bon. Je le crois sictre bien ! Le baes y fait ses ablutions ! Mais il s'en faut de bien peu que j'aie oublié de le dire.

Le soir j'allai au *Waux-Hall*.

Du monde, du beau monde, des toilettes, du luxe, de l'or !

— *Mais quoi ! une créature hideuse, la femme d'un Macaque !*

Du tulle, du gaz, les grands arhres, les enivremments de la musique, les feuilles, les petits oiseaux, la poésie, les jouissances ! — *Horreur ! toujours la femme du Macaque !*

La foule se presse, les éclats de rire, les doux chuchotements à l'oreille, l'été, l'amour !

— *Macaque, mon ami, ne viendras-tu pas repêcher ta femme !*

Puis des fleurs, des senteurs enivrantes !
— *Un long bâton qui soutient sa branlante charpente. Un froid regard verdâtre. Un jaune chiffon.... La Macaque avait acheté un œuf....*

Les douces étoiles dans le firmament bleu, la voie lactée, Vénus....
— *Pour trois cents !*
Les harmonies infinies, des tendres mélodies.
— *Et cet œuf....*

Aspirations célestes, voix de Dieu, puissance et magnificence.
— *N'était pas frais !*

P. S. — Entre-temps, j'avais retrouvé la femelle de Thomas Vireloque.

De là je me rendis *Au Commerce*. J'entrai d'abord dans le salon de jeu, *avant-gout du cabinet de lecture*. Au centre de ce salon est une table de forme ronde. De chaque côté, vers le milieu, à la circonférence, se tiennent, côte à côte, d'une manière isolée, plusieurs lecteurs de journaux. *A moi*, si l'on veut bien me permettre une comparaison, à moi, dis-je, ces personnages m'ont toujours fait l'effet de vampires avides et insatiables. De leurs griffes acérées et sanguinolentes ils tiennent d'infortunées petites feuilles. Leurs yeux sont blafards, mais injectés ; leur crâne, — chose hideuse ! — est assez chauve, et de leurs regards en forme de tire-bouchons ils extirpent et attirent à eux, sans pitié, quantité de fines pensées, belles mouches noires, mouches d'or et mouches d'argent que l'imprimeur a fixées sur le papier.

Un œil et une griffe font aussi un vampire.

Mais il y a une autre table. C'est la table de jeu ! Ici comme partout les avocats sont en majorité. Il y a bien aussi quelques artistes et deux ou trois médecins tout à fait méconnaissables, plus un major en retraite. *L'étrangeté des noms forme le plus singulier coup d'œil*. Je m'étais assis à la table d'écarté. Tout à coup j'eus une hallucination, et je vis... — Quelle magnifique pâture pour un dessinateur, — Dieu accroupie aux bords de ce tapis vert. — Quel type ! m'écriai-je.

A ma droite j'ai John Ass, à ma gauche le major : l'un est assis, l'autre également. Le major est le plus vieux, mais John Ass est le plus jeune. Le major a une visière verte et longue, très-verte et très-longue. Il est myope, très-myope, et pour être myope, joue en aveugle. — « Major ! on voit vos cartes ! » lui crie une espèce de chou placé derrière lui.

Quoi que je fasse, je ne puis compter moins de onze crânes chauves et scintillants autour de la table de jeu. Involontairement, je songe à la *Ronde des louis d'or* et à *Marco la Belle*, qui gigote au son du rebec....

Je me demande aussi à quelle bataille ces messieurs ont perdu leurs cheveux ?

Le major pique sur quatre.

La lutte aura certainement un vif intérêt, car ce sont deux nobles et superbes joueurs. *Je ne parle pas des autres, parce qu'ils sont moins connus, et parce que je veux me ménager le plaisir d'une surprise.*

— *Si vous voulez ?* murmure le major.
John Ass pousse de rauques rugissements : — *Écrivez plutôt à votre mère !*

Un bruit sourd se fait entendre sous la visière verte et longue, très-verte et très-longue : — *Une ruche !*
— *Coupe ! atout ! réatout ! ratatout et passe un bœuf.*

Les crânes chauves scintillent à l'horizon. John Ass se tortille sur sa chaise ; son faux-col grandit à vue d'œil : *A moi les pnnaises !* vocifère-t-il, — *c'est pour une femme !...*

ISENGRIN.

LA PRÉVENTION.

A WIERTZ.

O fille de l'orgueil ! sentiment lâche et faux !
Prévention, vengeance à l'usage des sois !
Quel plaisir de trancher l'homme d'expérience,
De prendre, en connaisseur, de grands airs de science,
Puis, jetant le mépris aux plus nobles efforts,
D'enrayer les vivants dans la gloire des morts,
Et de fouetter, donnant aux vieux la préférence,
Corneille avec Mairet, Molière avec Térance !
Tout semble grand de loin, et rien n'est beau de près.
L'artiste rêve en vain un éternel progrès :
Les palmes qu'il décerne aux grands maîtres antiques,
On s'en fait contre lui des verges sarcastiques ;
Et tel fécond génie, en sa route arrêté,
Pour le crime de vivre, hélas ! persécuté,
Mourut du poison lent que l'injustice verse,
Dont la gloire à son tour sert à l'œuvre perverse.

O malfaisant génie ! ô misérable affront !
Devant ce nain railleur les uns courbent le front ;
Toi, vieux Buonarrotti, maître à la main hardie,
Tu donnas cet abus au monde en comédie.

Un jour que l'on fouillait l'antique sol latin,
Ce lincol de chefs-d'œuvre échappés au destin,
L'outil prudent découvre au soleil de la gloire,
Une Vénus ; ce fut comme un jour de victoire :
On criait au sublime ; on tombait à genoux ;
La Grèce n'avait rien inventé de plus doux !
Quel Dieu donna la vie à cette œuvre immortelle ?
L'un tient pour Phidias, l'autre pour Praxitèle.
Avides, les savants sur ce débat sans fin
Se jetaient, aiguissant leurs ongles. — C'est divin !
Disait un connaisseur. — Quelle délicatesse
D'idée et de burin ! s'écriait une Altesse.
— C'est savant et hardi ! c'est sublime à la fois
Et simple ! répétait l'écho de mille voix.
— L'art moderne n'aurait jamais de ces idées !
L'antique nous domine au moins de cent coudées !
Quel torse gracieux ! quel cou ! quel sein charmant !
Quel beau bras ! l'autre manque et c'est affreux vraiment ;
Nul n'osera jamais, présomptueux manœuvre,
Réparer cette perte et toucher au chef-d'œuvre,
Pas même Michel-Ange ! — Or, le Maître était là,
Les laissant admirer ceci, vanter cela ;
Le sarcasme émuossait sur lui sa flèche vaine :
Il rêvait à son art, les entendant à peine !
Devant les grandes voix qui montent du tombeau,
Il sentait sa faiblesse, il comprenait le beau.
Au ciel de l'idéal son âme était ravie.
Il se tut ; et chacun de errier à l'envie !
Et lorsque, mécontent de lui-même, agité,
Il risqua quelques mots, on l'eût presque insulté !

Un jour enfin, il vint, victorieux et calme ;
On avait couronné la Vénus d'une palme ;
Les trouvant tous d'accord pour la porter aux cieus,
Le Maître dit avec un flegme radieux :
— « Est-ce bien de l'art grec ? » — Ce fut une tempête !
— « Bien ! voici l'autre bras ; car c'est moi qui l'ai faite. » —

Le lendemain, — cœurs vils, yeux louches, esprits faux ! —
Le sublime chef-d'œuvre avait mille défauts.

CH. POTVIN.

ENCORE M. TH. COUTURE.

Je savais bien, moi, que M. Couture, le plus grand artiste de son époque, selon ses propres expressions, est un outrecuidant personnage. Voici qu'il entretient encore l'Europe de son petit individu. Bon Dieu ! que de bruit il peut sortir d'un instrument si exigü !

Vous savez de quoi je veux parler ? M. Couture, ayant insulté M. Willems, refuse de lui en rendre raison. Il faut avouer que cela est contre toutes les règles de la chevalerie française. A Paris, on se bat pour une vètille : il faut croire que M. Couture n'est pas Français, et que cela lui est égal de passer pour poltron aux yeux de ses concitoyens d'adoption.

Toujours est-il qu'à la lettre écrite par MM. Dumas père et Alfred Stevens, les témoins de M. Willems, pour demander raison à M. Couture, celui-ci a répondu l'extravagance suivante :

« Monsieur,

» On me fait une guerre d'infamie, guerre de métier

» et d'intérêt; je suis continuellement en butte aux injures des peintres envieux et jaloux.

» L'art tombe de jour en jour. D'intelligent qu'il était, il est devenu matériel: il suffit de peindre à peu près un cochon ou une aune d'étoffe, pour se croire peintre et grand peintre: telle n'est pas mon appréciation, monsieur, et c'est probablement ce qui chagrine M. Willems, dont vous prenez la défense.

» Au temps des David, des Gros, des Prudhon, des Girodet, les rapports entre artistes étaient ce qu'ils devaient être, c'est-à-dire aussi nobles que leurs productions; mais aujourd'hui que peuvent attendre, des peintres ouvriers et commerçants de ce temps-ci, ceux qui ont gardé la religion du passé? Des grimaces, des haussements d'épaules, enfin toutes les petites polissonneries parfaitement en harmonie avec le talent de ces messieurs.

» A toutes leurs insultes, j'opposerai ma canne, ma canne et toujours ma canne. Si mes forces sont insuffisantes, j'aurai recours aux tribunaux.

» Recevez, monsieur, l'expression de mes sentiments distingués. »

» TH. COUTURE. »

Franchement, comment trouvez-vous cela? N'est-ce pas réellement impudent? M. Couture, rencontré par M. Willems, traite celui-ci d'imbécile, de f... bête, et puis il écrit, en réponse aux témoins de l'insulté, la lettre que vous venez de lire. Bicêtre n'existe donc plus?

« Monsieur, écrit M. Couture, on me fait une guerre d'infamie. »

On fait une guerre d'infamie à M. Couture. Que fait-il alors? Il apostrophe, un peu à la façon des portefaix, M. Willems. Vous rappelez-vous la fable *Le Loup et l'Agneau*? Cela y ressemble assez: seulement, dans l'histoire qui nous occupe, le loup finit par une retraite assez singulière.

« Je suis continuellement en butte aux injures des peintres envieux et jaloux. »

Je comprends que l'on soit jaloux de M. Couture. Mais ce que je ne comprends pas, c'est que la jalousie des autres finisse par rendre M. Couture aussi peu gentilhomme. Si M. Willems est jaloux du grand peintre français, ce n'est pas une raison pour que celui-ci injurie celui-là; le contraire serait plus rationnel.

« L'art tombe de jour en jour. »

Est-ce que M. Couture espère le relever avec des invectives?

« D'intelligent qu'il était il est devenu matériel... »

M. Couture est sans doute le peintre intelligent et M. Willems le peintre matériel. Cela est possible. Mais je vois aussi que M. Willems est un homme bien élevé: le contraste doit exister naturellement aussi bien au point de vue moral qu'au point de vue artistique.

« Il suffit de peindre à peu près un cochon ou une aune d'étoffe, pour se croire peintre et grand peintre. »

M. Willems peint parfaitement les étoffes, c'est vrai; et s'il n'a pas peint de cochon jusqu'aujourd'hui, c'est que peut-être il lui manquait un idéal de l'espèce. Espérons qu'il finira par le trouver.

« Au temps des David, des Gros, des Prudhon, des Girodet, les rapports entre artistes étaient ce qu'ils devaient être, c'est-à-dire aussi nobles que leurs productions. »

Ici, il y a divagation et outrecuidance. Divagation en ce sens que les plaintes exhalées par M. Couture seraient bien mieux placées dans la bouche de M. Willems, puisque c'est celui-ci qui a été injurié: — « Vous êtes une f... bête! » Si les rapports entre MM. Couture et Willems ne sont pas aussi nobles qu'ils devraient l'être, à qui la faute? Outrecuidance: M. Couture insinue que ses productions sont nobles. A coup sûr, son caractère ne l'est guère; nous venons de le voir. Eh bien, j'ai eu le plaisir de voir les fresques de l'église Saint-Eustache, à Paris, et je n'y ai rien trouvé de très-noble. Il y a là beaucoup d'anges à qui il ne manque qu'un chapeau et quelques aunes de crinoline pour faire bonne figure à la Closerie des Lilas. Il est vrai que les étoffes qui les recouvrent sont assez mal modelées, et que leurs plis mous, flasques, sans style, sont loin d'avoir la noblesse revendiquée pour eux par leur auteur. Est-ce *l'orgie romaine* qui est la noble production dont veut parler M. Couture? Cet intérieur de Lupanar me paraît assez équivoquement noble, et assez peu noblement traité. Mais ceci est une appréciation personnelle: revenons à la lettre du grand M. Couture.

« Mais aujourd'hui que peuvent attendre, des peintres ouvriers et commerçants de ce temps-ci, ceux qui ont gardé la religion du passé? Des grimaces, des haussements d'épaule, enfin toutes les petites polis-

sonneries en harmonie avec le talent de ces messieurs. »

La religion du passé, qui vous rend fort, vous fait commettre des actions assez peu dignes, M. Couture. Croyez-vous que les David et les Prudhon, que vous invoquez, et dont vous semblez vouloir être le descendant en ligne directe, — croyez-vous que ces vrais grands hommes se fussent défendus contre les peintres commerçants, avec des injures grossières, — surtout sans en rester responsables? Croyez-vous que Girodet, trouvant les tableaux de genre des polissonneries, eût traité de polissons les auteurs de ces tableaux? Vous figurez-vous que Rubens méprisait Teniers? Votre croyance, dans ce cas, serait une erreur grave, monsieur. Rubens, lui aussi, a fait parfois des *polissonneries*; et je suis persuadé qu'elles valaient, qu'elles valent bien vos nobles productions.

« A toutes leurs insultes j'opposerai ma canne, ma canne et toujours ma canne. »

Voilà qui est noble aussi. — A toutes leurs insultes, dites-vous. Mais, malheureux M. Couture, vous devriez tourner votre canne contre vous-même. Souvenez-vous: — vous avez dit à M. Willems: « Vous êtes une f... bête! » Et puis vous voulez lui donner de la canne sur le dos pour vous venger. — Est-ce que Bicêtre aurait brûlé décidément?

« Si mes forces sont insuffisantes, j'aurai recours aux tribunaux. »

Oh! mais je ne connais rien de plaisant comme cette idée! Un vaudevilliste ne l'aurait pas trouvée. Voyez plutôt. M. Couture rencontre un artiste commerçant, M. Meissonnier, par exemple. Il lui dit: — Vous êtes un animal! puis, furieux d'avoir laissé échapper une pareille injure, il tape dru avec sa canne sur M. Meissonnier. Mais il arrive que les forces de M. Couture sont insuffisantes, et qu'il ne tue M. Meissonnier qu'à moitié. Alors, l'auteur de *l'orgie romaine* va faire sa plainte en règle. On cite les témoins, et M. Couture prononce le discours suivant, à la grande stupéfaction des juges:

« Messieurs, je suis religieusement artiste, et les commerçants me font une guerre d'infamie; je ne renonce pas contre que des peintres envieux que j'injure: c'est désagréable, je ne puis plus le supporter, et je demande qu'on punisse tous ces gens-là après que je les aurai bien bâtonnés. Du temps de David, tous les peintres étaient nobles, et on se battait quelquefois à l'épée et au pistolet. Aujourd'hui, excepté moi, il n'y a plus que des polissons, qui font des polissonneries. Voilà M. Meissonnier, que j'ai battu; c'est le plus intenable de tous: il ne s'est jamais mis à genoux devant moi, et il gagne 50,000 fr. par an. Il faut le déporter avec les autres: je casse trop de cannes et ça coûte gros. Rendez un arrêté qui force les rapins à m'encenser et à me reconnaître comme le grand prétre de l'art. Alors, tout ira bien, et je supporterai polissons et polissonneries. Que diable! Je suis un homme intelligent, moi, le seul homme intelligent de mon époque, un sacerdoce fait homme, le christ de la peinture. Seulement, c'est moi qui flagelle, qu'on se le tienne pour dit. »

Qu'arrivera-t-il de tout cela? Qu'un de ces jours, M. Couture se trouvant insuffisamment fort pour soutenir les injures qu'il débite, quelque polisson lui cassera sa propre canne, religieusement, matériellement, sur les épaules. M. Couture, alors, tiendra noblement le lit pendant quinze jours, et les grandes ombres des Girodet, des Prudhon, des Gros, viendront s'asseoir à son noble chevet et noblement le consoler. Amen!

E. PITTORE.

PROFILS DE BOURGEOIS.

(Premier article.)

LES INOFFENSIFS.

Lieu de la scène: Cour d'un estaminet-restaurant à Bruxelles. Tables et bancs de bois. La cour est éclairée par la lumière d'une salle où une grasse et jolie servante se défend sans colère contre les laquineries d'un brillant officier. — Vingt degrés de chaleur. — Une maigre fille trotte menu entre les tables de la cour et sert sans précipitation le faro aux habitués. Négociants, marchands, commis voyageurs, peintres, poètes, sculpteurs et musiciens sont réunis là. — On chante, on siffle, on rit, on parle, on crie. — Dans la salle qui éclaire la cour, un monsieur décoré et coiffé d'une serviette façonnée en mitre épiscopale, s'apprête à chanter *le Savetier et le Financier*, la nouvelle chanson de Pâris. Au premier étage, dominant sur la cour, les joyeux membres d'une joyeuse société exécutent des quatuors sur des mirlitons de différentes grandeurs.

Une voix domine toutes les voix et tous les bruits, c'est celle d'un gros vieux bonhomme, insouciant comme un domestique pensionné, étourdi comme l'est un hibou en plein jour. Sa manière de penser et de parler présente l'idéal du décousu et de l'illogique. Il est passé maître es coq-à-l'âne et docteur es naïvetés.

Tantôt sa voix ronfle comme un violoncelle, tantôt siffle comme un flûte ou bien éclate comme une trompette.

Sa face est ronde, ronds ses yeux, ronde sa panse et ronde toute sa grosse et petite personne.

Cet homme est le type du langage et des idées de la partie ignorante et bruyante de la petite bourgeoisie bruxelloise. — Nous l'appellerons Christoffel.

Un petit vieil homme est assis à table vis-à-vis de lui; il paraît doux, modeste et paisible; oui, répond toujours « oui » à tout ce que dit son interlocuteur et paraît doué d'une bêtise moins bruyante. — Le petit vieil homme aura nom Kardoes.

La conversation est engagée, il s'agit des fêtes que va donner la ville à l'occasion du mariage de S. A. R. la princesse Charlotte.

CHRISTOFFEL. — Ça sera de grands frais.

KARDOES. — Oui, oui.

CHRISTOFFEL. — Et qu'est-ce qui paye tout ça, c'est la ville.

KARDOES. — Oui, oui... quand est-ce qu'il arrive le mari de not' princesse?

CHRISTOFFEL. — Il arrive demain. Ça sera de belles fêtes, mais c'est tout de même bien lassant tout ce monde. Egalement j'irai toujours voir sur l'Escaut l'illumination du pont de Laeken.

KARDOES. — S'il pleut, ça ne se verra pas?

CHRISTOFFEL. — Ah ça non, et puis on ne commencerait tout de même, sans doute pas. Ça aurait fait beaucoup de bien à la ville. — C'est dommage qu'on ne peut pas voir le mariage, car l'église aurait été parfaitement bien, bien arrangée. — C'est ça qui coûtera du bon papier à not' roi. C'est dommage tout de même que nous perdons not' princesse.

KARDOES. — Une femme douce et charmante comme sa mère et qui est bien aimable.

CHRISTOFFEL. — Ah! bien aimable. Elle a son palais qui sera tout à fait arrangé quand elle arrivera là-bas. On dit que le duc a fait beaucoup de bateaux pour l'attendre; il y en a cinq six; deux trois qui sont partis. Je voulais aller voir, il y a un cousin qui est arrivé, je n'ai pas pu. Ça été bien beau à voir. Enfin.

Ici Christoffel soupire, se frotte la nuque et éternue bruyamment.

— C'est par la porte que le vent vient comme ça?

— KARDOES. — Je ne sais pas.

CHRISTOFFEL. — Tout de même, il ne fait pas si chaud qu'hier. — Hier c'était étouffant, mais il y a du vent aujourd'hui et c'est plus frais. Je vous réponds que chez moi, je n'ai pas eu beaucoup de vent ces jours derniers. — Une chaleur insupportable. Est-ce que vous avez vu les campagnes? c'est là qu'il y fait chaud, et surtout pour tous ces Wallons qui travaillent dans les champs. Tu n'as jamais vu les campagnes aussi belles. C'est plaisir de voir ça. Colette, un demi-litre de faro, mais plein sais-tu, ma fille. Tous ces cabaretiers, c'est des voleurs, ils vous donnent toujours un doigt d'écume et tu le payes pour de la bière.

Colette lui apporte son faro, il boit et regardant la fille avec des yeux baignés d'une lasciveté particulière que l'on pourrait nommer le désir de paraître encore capable de désir:

« Venez dit-il, un peu frotter la table s'il vous plaît, parce qu'on se salit beaucoup ici. — Elle a l'air si amoureux. A votre santé.

Un silence. Il boit, puis reprend avec une voix éclatante comme une troupe de cuivres allemands:

« Sakerdié, notre princesse fait un bon parti, et bien considéré dans le monde. Quant à ce qui est de son futur, presque toute l'Italie lui appartient, la plupart de toute l'Italie. »

KARDOES. — Oui, oui, c'est un bien riche prince.

CHRISTOFFEL. — Bonne famille, allons.

Nouveau silence, Christoffel prise, se mouche, crache, éternue, secoue avec bruit son foulard, puis:

« Est-ce que vous prenez de la bière à c't' heure? »

Kardoes, qui a été malade, répond timidement:

C'est le premier verre que je bois.

CHRISTOFFEL. — Il faut vous ménager savez-vous, puisque vous avez maintenant fini votre affaire. Et l'appétit comment est-il? Ah! vous avez bien commencé, vous avez commandé un *bufstek*.

KARDOES. — Oui, oui.

CHRISTOFFEL. — Il ne faut pas trop manger à la fois, il faut manger peu et souvent, pas travailler, rien du tout.

KARDOES. — Oui, oui.

Ici la conversation roule sur un personnage qui me paraît être le marquis d'Arc..., lequel vivait sous l'empire et était joyeusement connu de tout Bruxelles, par des excentricités sans nombre. — Le marquis ne semble pas mériter l'approbation de Christoffel: « C'est un fou, dit-il à chaque instant. »

KARDOES, *soupirant*. — Oui, oui.

CHRISTOFFEL. — Il est fou, il a fait du bien à l'un et à l'autre, c'est toujours autant de pris sur l'ennemi. — Ah! il a bien fait de ses farces savez-vous. Mais il était toqué. Et amoureux après les fleurs, sakerdié, qu'il allait sur tous les marchés et il en avait une machine toute pleine; j'ai été une fois dessus.

— Oui, oui.

— Il est fou. Et quand il allait avec cette femme! jaloux comme un tigre, un vrai tigre. Mais elle l'a fait aller, savez-vous. Elle en avait repris un ancien. Les femmes sont comme ça.

Interruption. — Gros rire. *La bedaine de Christoffel est vivement secouée.* — Il reprend.

« Et quand il est sorti à neuf heures et demie avec ses pistolets dans sa poche, elle était remise avec l'homme. C'est un braque, sakerdié, mais un bon rouleur avec tout ça. Il faisait du bien à Pierre et à Paul. Et il s'était fait faire un cercueil dans lequel il s'est mis quand il a eu la cuisse cassée. C'était un fou, mais braque; un bel homme tout de même, sakerdié.

Interruption. — Christoffel souffle bruyamment et époussete les manches de sa redingote.

— Est-il tard? je vais me coucher de bonne heure aujourd'hui.

KARDOES. — Je dois attendre quelqu'un qui doit m'apporter du jambon des Ardennes.

CHRISTOFFEL. — Oh! le jambon d'Ardenne, c'est ce qu'il y a de mieux. — J'ai été dans ce pays-là, eh bien, monsieur, vous ne mangerez jamais des jambons aussi bons que ça. Ils sont un autre goût que ceux d'ici.

KARDOES. — On dit ça.

CHRISTOFFEL. — Monsieur, il faut avoir mangé de ces jambons; ça sent l'odeur de la fumée avec quoi que ça est fait. Mais ils ne sont pas grands, par contre ce sont de petits jambons. Quant, à ceux qui pèsent 12 livres ce sont les plus forts.

KARDOES. — Oui, oui.

CHRISTOFFEL. — Vous ne pouvez pas en manger dans ce moment-ci, savez-vous.

KARDOES. — Non, non.

CHRISTOFFEL. — Quand vous aurez vos jambons, il faut faire comme je fais; un jambon ordinaire on le coupe dans le milieu, mais un bon jambon comme ça, il faut commencer par le petit bout, et plus on en mange meilleur est-il. Mais les jambons d'Ardenne, c'est quelque chose de bon. J'ai eu une fois un de ces jambons, mais je n'en ai pas mangé trois tranches; j'ai donné le reste à une de mes nièces; il n'y a pas de plaisir à manger ça seul. C'est égal, il faudrait venir avec moi à la grande kermesse?

KARDOES. — Quand est-ce que c'est, la grande kermesse?

CHRISTOFFEL. — A la fin du mois d'août. Je vous assure qu'il y a là des églises qui sont du haut bien remarquables. Nous avons été avec une religieuse, une cousine d'une de mes nièces, et quand nous sommes rentrés on a diné et la religieuse a bien mangé, sakerdî.

— Moi je n'oserais pas aller avec vous, on sue trop en voyage et on attrape facilement des rhumes dans cette saison-ci.

— Oui, les rhumes de chaleur sont les plus mauvais.

— Mais où sont-ils tous les autres?

— Ah! ils jouent maintenant aux guilles avec M. Moyart.

— Est-ce qu'ils ont une société maintenant?

— C'est-à-dire, c'est une machine qu'ils ont fait; ils ne veulent pas aller dans la foule.

— Est-ce que ça ne vous irait pas d'aller avec eux?

— Moi, je ne joue plus aux guilles, je fais à tout moment des branelles et chaque fois qu'on abat ainsi une guille et faut payer un cent.

— Mais ces gens-là, ils s'amussent comme des Dieux, mais moi, par exemple mercredi, j'ai fait vingt et une branelles.

Interruption. Kardoes pousse un long soupir de condolérance, Christoffel reprend.

— Mais venez avec moi, Sakerdî, c'est que la kermesse est belle là.

KARDOES. — Ça ne me va plus, je suis trop vieux.

CHRISTOFFEL, se retournant : Est-ce que la salle d'en haut n'est pas ouverte, il y a beaucoup de vent aujourd'hui.

Nouveau soupir de Kardoes qui ne sait pas s'il doit dire oui ou non et garde un silence prudent.

CHRISTOFFEL. — Ces messieurs ne viendraient-ils pas aujourd'hui? Est-ce que nous resterons tard, ce soir?

KARDOES. — Mais non, j'attends mon jambon.

CHRISTOFFEL. — Ces messieurs ne viendront pas.

Apparition d'un nouveau venu.

CHRISTOFFEL, hurlant comme cent diables. Hé! Calogne, comment va-t-il?

CALOGNE. — Très-bien, comme vous voyez.

CHRISTOFFEL. — A propos, Calogne, j'ai loué un bel appartement, deux chambres, un grenier, une alcôve. — Mais je ne paye que 16 francs.

CALOGNE. — Seize francs, vous ne trouverez pas ça partout.

CHRISTOFFEL. — Mais c'est sur le derrière.

CALOGNE. — Qu'est-ce que ça fait d'être sur le derrière?

CHRISTOFFEL. — Ça m'est égal, quoique ça soit embêtant quand on devient malade.

CALOGNE. — Non garni?

CHRISTOFFEL. — Je suis dans mes meubles.

KARDOES. — Il en faut toujours.

CHRISTOFFEL. — A propos, Calogne, est-ce que vous apportez le jambon d'Ardenne à monsieur?

CALOGNE. — Non, il n'est pas arrivé.

CHRISTOFFEL. — Ces paysans ils ont facile avec toutes ces machines qui sont dans les bois. Et les cochons ne mangent que des glands.

KARDOES. — Qu'est-ce que c'est que ça des glands?

CHRISTOFFEL. — C'est les cochons qui mangent ça.

CALOGNE. — Ça ne vaut tout de même pas les jambons de la Campine.

KARDOES. — Ah! ça non.

Interruption: Christoffel prise, se mouche, étourne, tousse et crache. Accords de trompette, de flûte et de violoncelle. Il reprend:

Ha! je crois que le vent est un peu fort. Je ne voudrais pas aller à l'eau dans ce moment-ci. — Il se lève. — Je vais me coucher. Viens-tu, Kardoes?

KARDOES. — Oui, oui.

CHRISTOFFEL. — Bonsoir, ces messieurs, la compagnie.

KARDOES. — Bonsoir, ces messieurs.

Exeunt. Profond silence.

CHARLES DE COSTER.

BRACONNAGES.

J'ai découvert, chez un antiquaire de la rue de l'Étoile, un magnifique peigne en ivoire sculpté, représentant des scènes de la passion du Christ.

Notre siècle, qui a su mêler le respect dû aux souverains à l'amour des biscuits, qui a trouvé le papier catholique approuvé par le pape, n'a pas eu l'idée d'un ustensile de ce genre, devant lequel les femmes du

monde pourront réciter leurs prières, après avoir accompli le travail de la toilette.

Après l'entrée au *Figaro* de René de Rovigo, l'ennemi intime de M. de Villemessant, on demandait à ce dernier ce qui l'avait amené à s'adjoindre un homme dont les attaques avaient dû si souvent lui chatouiller l'épiderme.

— Oh! répondit le sultan de *Figaro*, je savais bien qu'il ne faudrait que cela pour l'achever.

L'autre soir à Tivoli, les sièges étaient rares et je promenais tristement un énorme besoin de repos.

Mon complaisant collaborateur Victor Hallaux me découvrit un banc complètement vermoulu.

— Veux-tu, me dit-il, ce banc d'âge.

— Ami, donnez, répondis-je, et je m'assis avec le calme sourire d'une conscience qui n'aurait pas le moindre calembour à se reprocher.

Figaro, qui réussit assez bien le proverbe anglais, avait édité le suivant il y a quelques mois :

Times it is money.

Nous devons au même journal un nouveau proverbe qui n'a pas eu moins de succès que le précédent :

Times is money.

Aucuns prétendent, les envieux apparemment, que ces prétendus nouveautés sont tout simplement de mauvais pastiches d'une locution vieille comme Shakespeare :

Time is money.

La seule chose qui ne se vende pas, écrivait M. Scribe, il y a trente ans, c'est l'amitié et les vieux arbres.

Stendhal a dit depuis : « La seule chose que l'on ne puisse acheter, c'est une condamnation à mort.

De nos jours, il n'y a plus que les livres de M. Adolphe Siret qui ne se vendent pas.

J'entends toujours parler de journalistes qui se vendent, disant l'autre jour un cynique de nos amis, mais où diable est-ce qu'on se vend ?

Un nouveau journal intitulé *Crispin* vient d'être mis au jour à Bruxelles. C'est non-seulement avec plaisir, c'est avec émotion, que nous avons rencontré dans ses colonnes une vieille connaissance.

La voici :

« — Garçon, un cure-dent.

» — Il est en main, monsieur. »

Notre ami, Victor Hallaux, qui avait inséré cette facétie surannée dans *Uylenspiegel* il y a quelques semaines, a été conquis par la rédaction et par le public.

A la fête vénitienne de mardi, un jeune homme de bonne famille que nous nous garderons de désigner, s'est rendu coupable du crime de corruption à l'égard d'un carabinier auquel il a fait hommage d'un régalia.

Aussi, quand s'est avancé le premier pyroscaphe, qu'occupait comme chacun sait, le représentant de l'empereur de Russie, et que les cris de : *Vive Capellmans* retentissaient sur les deux rives, le carabinier reconnaissant s'est mis à bousculer le public, répétant à chacun : « Mais vous voyez bien que vous gênez ce monsieur !!! »

KARL STUR.

SERVAIS SUR SON VIOLONCELLE.

Nous nous plaignons parfois de ce que les Français se moquent de la façon dont on écrit en Belgique. Je suis obligé d'avouer humblement qu'ils n'ont pas toujours tort. Mais j'ajoute que les journaux, sous ce rapport, nous compromettent plus que les livres, et que dans ces journaux les plus grands cacographes ne sont pas toujours les Belges.

J'en donnerai la preuve quand on voudra, il m'en tombe une sous la main aujourd'hui, assez curieuse en vérité.

L'Indépendance a publié sur le mariage de la princesse Charlotte des récits dans lesquels il est facile de reconnaître plusieurs mains. L'écrivain qui a décrit les cérémonies mêmes du mariage, n'est évidemment pas

l'heureux convive qui a diné chez le bourgmestre, ou le dilettante qui est allé se délecter aux accords de Vieux-temps au Grand Théâtre. Les deux derniers ne font évidemment qu'un seul personnage. Je ne le connais pas, je ne sais s'il est du Nord ou du Midi; s'il est noir ou blond, mais son style ne saurait mentir.

Rien de plus charmant que son récit du diner où l'archiduc Maximilien, *vivement ému, lève son verre et s'écrie* : — Je bois à la santé du Roi des Belges!

Le bourgmestre lui, parle d'une *voix forte et convaincue*. — C'était bien le moment. Aussi *quelle grande et admirable fête que celle-là!*

Tra, la la, tra la la!

Quelle belle fête c'était là!

La phrase se trouve six fois dans le compte rendu, que dis-je? C'était bien autre chose qu'un diner, c'était une manifestation, une *manifestation noble et grande* (sic), et le diner était excellent. Et puis quelle musique! De véritable musique de concert!

J'ai appris depuis que c'était la musique des pompiers.

Il n'est pas surprenant qu'un aussi aimable dilettante soit allé au concert du Théâtre. C'est là qu'il devient adorable.

Je trouve que la loge royale avait un aspect magique. — Il voit venir M^{me} Cabel et il ne s'en plaint pas, « *car on ne peut être jamais que fort aise de la voir.* »

Quelle délicatesse, quelle grâce, quel fin langage. — Mais tout cela n'est rien près de Servais. Ici je souligne six fois :

SERVAIS EST LE BIENVENU SUR SON VIOLONCELLE.

C'est cela qui devait avoir l'air magique! Servais sur son violoncelle. On a donc fait de la gymnastique au Grand Théâtre. Je gage que Blaes était dans sa clarinette et Vieuxtemps dans son violon.

Que je suis donc fâché de ne pas avoir eu un billet pour ce concert, et de ne pas avoir vu Servais sur son violoncelle et le rédacteur de *L'Indépendance* sur sa guimbarde!

JEAN VERMILLEN.

BULLETIN ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE.

*. MM. Ghémar et Séverin viennent de faire renouveler l'éclairage de leurs épreuves photographiques.

Nous avons remarqué, entre autres, deux superbes portraits de MM. Blaes et Servais mis en couleur par un procédé qui a beaucoup de rapports avec la gouache.

Ces retouches larges et hardies nous semblent avoir une valeur artistique bien autrement sérieuse que les mièvres procédés mis en usage chez la plupart des photographes.

Nous engageons les amateurs à aller examiner les portraits exposés rue de l'Écuyer.

K. S.

*. M. Édouard Despret, maître de chapelle de l'église Saint-Joseph, est de retour de Londres, où il vient d'obtenir de brillants succès. Il a eu l'honneur de chanter devant la reine Victoria, et de nombreux engagements lui assurent pour la saison prochaine une ample moisson de bravos et de bank-notes.

*. M. Gustave Huberti, fils du compositeur, vient d'obtenir le second prix d'orgue au Conservatoire royal. Ce jeune homme n'est âgé que de 14 ans.

*. Dans notre prochain numéro nous donnerons un compte rendu complet des concours du Conservatoire. Samedi prochain, concours de déclamation lyrique. On y exécutera *le Chalet* et *la Dame blanche* (1^{er} acte).

*. M. Alphonse Herman qui vient de remporter le premier prix d'harmonie au Conservatoire de Paris, a été l'objet d'une réception triomphale, lors de son retour à Tournai sa ville natale.

M. Dumortier, qui remplaçait M. le bourgmestre de Tournai, a offert au lauréat une couronne de feuillage d'or.

*. Il y aura un grand festival d'harmonie à Valenciennes, le 27 septembre. Les villes de première classe recevront une médaille en or de la valeur de 100 francs.

*. Le musée des antiques du Louvre vient de s'enrichir d'un nouvel objet d'art qu'on a placé dans la galerie des empereurs romains, dans le salon où l'on voit le Marc-Aurèle et le Lucius Vêrus.

Il s'agit d'une statue en marbre de Paros représentant l'empereur Julien, un des fondateurs de Paris, et à qui l'on doit, croit-on, le palais des Thermes du quartier Latin. L'empereur est coiffé d'une espèce de turban, vêtu d'une toge à larges plis et chaussé de cothurnes à talons. Une copie va en être faite, assure-t-on, pour le palais des Thermes.

*. Le nombre de librairies anciennes et modernes, magasins de musique, cartes et gravures, s'élève, en Allemagne, à 2,275.

*. On écrit de Dusseldorf à la *Gazette de Cologne* :

« Depuis longtemps aucun tableau n'a produit une si vive sensation que la *Famille du prisonnier*, de Louis Gallait, exposée dans notre ville pour le moment.